

Rentrée solennelle de la Conférence - 26 Novembre 2010

Éloge du Bâtonnier Bernard de Bigault du Granrut
par Emmanuel Ravanas
Premier secrétaire de la Conférence

Version Finale Gazette du Palais

Il devait être onze heures...

...et je me souviens que le ciel était couvert en ce début de Septembre.

Il faisait mauvais, pas mauvais mais gris, ce gris luisant d'ardoise et de pluie des rues de Paris, ce gris qui hésite entre une tristesse presque sale et les teintes argentées et nacrées des miroirs et des fleuves.

On se dispersait déjà tandis que l'orgue monumental résonnait encore derrière nous.

Pourquoi diable avais-je décidé de me rendre dans cette Eglise des Invalides ?

Était-ce parce que j'y retrouverais cet orgue tenu jadis par un de mes parents ?

Était-ce parce que, jeune provincial venu de mes terres de Provence, j'étais inconsciemment curieux des hauts lieux de notre histoire ?

Je n'en ai plus le souvenir.

C'était la fin. Bernard de Bigault du Granrut, vos confrères vous avaient rendu le dernier hommage.

Chacun déjà s'en retournait vers ses affaires et son destin.

Je me retrouvai là comme orphelin de vous, que je n'avais jamais vu. Je vous regrettais sans vous avoir connu. J'arrivais trop tard.

Je vous enviais secrètement, vous, nombreux ici aujourd'hui, qui l'aviez côtoyé,
Vous, qui l'aviez entendu plaider,
Vous, qui l'aviez aimé.

Je gardais en moi l'image de ce visage empli de lumière, là bas, sur la grande photographie installée sur la gauche de la travée centrale.

Jusque là, je ne vous connaissais nullement.

Je comprenais seulement qu'un monument venait de nous quitter.

Mais la beauté de votre regard bleu m'avait sans doute invité, aujourd'hui, à la Première de la Cour. Le hasard est parfois un rendez-vous...

De l'Avocat disparu que reste-t-il ?

Il reste la flamme d'une ambition, il reste foule de discours, de dossiers jaunis, de pensées visionnaires parfois déjà estompées !

De l'Homme, il reste un être attachant, d'autant plus attachant que vous vous êtes voulu inaccessible. Discret, complexe, secret. Vous parliez si peu de vous !

Faire l'éloge du Bâtonnier du Granrut ou tenter fidèlement de conquérir l'intimité d'une grande ombre¹ !

Quel homme êtes-vous donc ?

Homme enraciné, vous êtes de ceux qui ne renient pas leurs origines. Votre vie est un destin : un destin assumé, un destin transcendé.

14-18 : vous vous éveillez à la vie en 1920 dans ces plaines d'Argonne gorgées du sang des guerres qui racontent l'Histoire de France, depuis Varennes et Valmy.

Vous êtes de ces hommes qui ont des ancêtres : des gentilshommes, mais souffleurs de verre : nobles, mais autorisés à travailler, car entre leurs mains la matière devient lumière !

Votre père dirige en paternaliste les centaines d'ouvriers de la verrerie des Islettes, ce village désolé au climat si trempé.

« L'Idéale », quelle splendide marque de fabrique, même si elle a du mal à ennoblir la banalité des bocaux de conserve qu'on y fabrique....

Nous sommes en 1920 et pourtant, on se croirait au temps de Balzac et de Flaubert... Au siècle lointain de la France des notables de province.

Dans le temps des villes tentaculaires, vous êtes homme de la terre : vous passez votre jeunesse à vous promener dans les bois, cueillir les champignons, visiter vos camarades à bicyclette.

Vous vivez l'enfance heureuse des jeunes gens de bonne famille.

Avec bien sûr cette éducation chrétienne stricte des temps anciens, intimement liée au culte du travail, au respect des traditions et de l'autorité.

On vouvoie ses parents, on ne parle pas à table, on ne caresse pas, on n'étreint pas.

A votre manière, vous êtes - et vous resterez - « *trop bien élevé* »².

Votre mère vous comble de son affection maternelle.

Mais elle se rend à l'évidence : l'avenir passe par Paris ; du Cours Saint Louis au Collège Stanislas, vous voilà à 17 ans bachelier section « Maths Elém ».

Votre grand père maternel est avocat et ancien membre du Conseil de l'Ordre du Barreau de Paris.

Alors, c'est tout logiquement, généalogiquement, que vous faites votre Droit.

¹ Référence à Christian Charrière-Bournazel, éloge de Georges Izard du 30 Janvier 1976

² Référence au livre de Jean-Denis Bredin

Pendant ce temps, la Conférence de Munich sonne le glas d'une Europe faussement apaisée.

Le temps s'accélère, la guerre frémit, éclate.

Vous voulez vous engager : que pourrait d'ailleurs bien faire d'autre un jeune né de la terre des tranchées de l'Argonne ?

Mais vous êtes refusé.

Vous vous engagez quand même, et pour la vie : le 24 Octobre 1940, vous prêtez serment. Vous travaillez alors pour Georges Chreteil.

Et tandis que le bruit des bottes nazies résonne dans le Palais, le Bâtonnier Charpentier exhorte à retrouver le sens des mots perdus: « *Avoir faim, avoir froid mais être libre* ».

Vous devenez alors avocat en résistance, dans un Barreau en guerre, gangrené par « *un antisémitisme ordinaire* »³.

Mais que peut un avocat quand il y a une apparence de justice mais qu'il n'y a plus de Droit ?

Dès le deuxième jour des « sections spéciales », sections *très* spéciales instaurées en guise de cours pénales par l'occupant nazi, vous voilà commis d'office.

Vous plaidez en appel pour un jeune communiste accusé de détention de tracts. Il risque la peine de mort : vous arrachez les travaux forcés pour vingt ans.

La force du verbe.

Premier succès....éphémère pourtant, car vous apprenez quelques jours plus tard qu'il a été traité comme un otage et fusillé. Drame qui restera ancré en vous jusqu'à votre dernière heure.

Fragilité de la condition d'avocat : gagner à la barre et perdre dans les couloirs de la lâcheté. Mais ne jamais plier, ne jamais céder. S'imposer la droiture.

Votre père André et vos deux frères aînés François et Henri s'engagent dans la résistance en Argonne.

Quant à vous, vous refusez le STO, et vous entrez dans la clandestinité, mais sans abandonner la particule, noblesse oblige !

Vous ne serez plus Bernard du Granrut, avocat... mais Bernard de Grandpré, électricien.

Le 23 Août 44, des hommes aux visages rassurants s'attablent à un café des Islettes. Ils se présentent comme des résistants. Ils veulent monter un coup. Alors on les conduit au maquis.

³ Référence au livre de Robert Badinter

Trahison ! ce sont des « collabos ».

La maison familiale qui cachait un émetteur radio est réquisitionnée par les Allemands qui l'incendient, sous les yeux révoltés de votre mère et de votre grand-mère, enfermées dans la chapelle familiale avec une partie du village.

Il n'en restera que quelques pierres calcinées, aujourd'hui recouvertes par une herbe grasse.

Une vie de souvenirs qui s'efface.

Vos frères sont pris, puis votre père : tous trois sont déportés vers les camps.

Dans le sillage de la libération de Paris, vous rejoignez la deuxième division blindée du Général Leclerc, vous faites flotter le drapeau tricolore sur la cathédrale de Strasbourg puis, avec vos camarades, vous participez à la prise du nid d'Aigle d'Hitler à Berchtesgaden.

Votre père ne reviendra pas de Neuengamme.

Votre frère François mourra du typhus une semaine après l'armistice, après avoir soigné Henri, seul revenu de cet enfer, traumatisé à jamais.

Vous êtes un survivant et garderez à jamais ce champ de braise au fond de vous.

Vous devenez à 25 ans le chef d'une famille décimée, avec ce sens de la responsabilité que donne la vie à ceux qu'elle fait devenir homme plus tôt que les autres.

Sans doute éprouvez-vous la culpabilité de ceux qui ont réchappé.

Car c'est soixante quatre ans après leur disparition, en 2008, lors de la cérémonie de commémoration des disparus de la famille judiciaire du 11 novembre, que pour la première fois, vous aurez ces mots bouleversants :

[Les décès de mon père et de mon frère ont été] « *une épreuve personnelle dont je n'ai jamais parlé en public, considérant qu'il ne faut pas donner l'impression de porter en bannière de gloire le courage, la souffrance et la mort des autres, fussent-ils des proches* ».

Votre souffle se coupe, vos jambes ne vous portent plus : vous vous effondrez alors sur le marbre de la salle des pas perdus.

Ces événements tragiques de la guerre sont sans doute les clés de compréhension de votre être :

Un survivant n'est pas un héros,
Un survivant a une dette,
Un survivant n'a pas le droit de se plaindre.

Vous savez distinguer les soucis des tourments car vous savez ce que sont les drames. Vous serez toute votre vie habité par le devoir et le sens de l'honneur.

Et bien plus tard, quarante ans plus tard, dans le procès du tortionnaire nazi Klaus Barbie, c'est ce sens du devoir et de l'honneur qui vous fera accepter, à la demande des associations juives, de coordonner la défense des 29 parties civiles.

Procès particulier, dont je devine qu'il vous aura permis d'exorciser une partie de vos souffrances de guerre.

Les crimes contre l'humanité sont imprescriptibles ; les crimes de guerre se prescrivent par dix ans. Or, c'est vous qui réussirez à cerner la définition du crime contre l'humanité, permettant ainsi aux Juifs et aux Résistants d'agir sur ce fondement et d'éviter la prescription.

Vous, le plaideur décrit comme froid et technique, congédiez le silence des assises de Lyon et élevez alors votre éloquence à la hauteur de l'Histoire:

« Vous êtes aujourd'hui les jurés du Rhône, les jurés de la France tout entière et aussi, je dois le dire, les jurés, les mandataires, les représentants de la communauté internationale ; et c'est une décision de portée internationale que vous avez à rendre en vous rappelant que, hélas, l'humanité n'a jamais progressé qu'au travers de son malheur ».

Et le malheur, vous ne le connaissez que trop.

Nul doute que cette période charnière de la Guerre a forgé vos convictions, et plus particulièrement vos convictions gaullistes.

Vous vouez au Général un véritable culte, au point de quitter - avant le plat principal - des dîners en ville où il est critiqué.

Vous partagerez avec lui ce destin d'homme de l'Est reconnu à Paris.

Vous aimerez comme lui avoir raison contre tous !

Mais au fait, au lendemain de la résistance, vous n'avez toujours que 25 ans !

Vous revoilà, la paix revenue, redevenu le collaborateur du futur Bâtonnier Chresteil chez qui vous débutiez en 40.

Vous êtes toujours le même avocat : celui qui plaidait pour le communiste devant les sections spéciales, voici maintenant qu'il défend à la libération des collabos de la « *Légion des Volontaires français* ».

Justice n'est pas vengeance. Vous êtes avocat, tout simplement.

Vous voici en 1946 élu douzième Secrétaire de la Conférence.

Puis rapidement, vous prenez votre envol et comme tous les jeunes gens d'alors, vous vous installez.

Votre cabinet ? Juste une pièce de l'appartement familial rue d'Anjou, puis rapidement une deuxième.

Un petit cabinet individuel de jeune notable, penseront certains.

Certes, mais très vite, vous comprenez les limites de l'exercice solitaire.

Vous avez « *soif d'agir et de projeter l'avenir* »⁴, alors vous vous associez, en 1957, avec Georges-Antoine Chresteil, camarade de promotion de la Conférence.

A vrai dire, vos personnalités sont passablement contrastées :

Vous êtes plus que timide et discret : il est plein d'aisance et d'exubérance.

Vous avez le complexe de la Province : lui est issu d'une grande famille parisienne.

Vous êtes de l'école du travail perfectionniste : lui est jouisseur, et grand improvisateur.

Mais c'est ensemble que vous créez la première association d'avocats de l'histoire du barreau.

Oui, chers confrères des grands cabinets d'affaires internationaux, écoutez bien l'acte de naissance de la toute première association d'avocats, il y a un demi-siècle et jugez des moyens considérables qui furent mis en commun ce jour-là :

« Un classeur métallique, un bureau secrétaire métallique, un bureau secrétaire en bois, deux sièges métalliques de secrétaire, une machine à écrire Remington, une machine à écrire Underwood » !

Vous avez 37 ans...

Le cabinet grandit, change plusieurs fois d'adresse, mais toujours dans de belles avenues.

Droit des contrats, droit des sociétés, droit commercial, droit des successions... et bientôt droit pénal.

Comme vous avez une certaine idée de vous-même, vous vous attachez à faire payer à leur juste prix – c'est-à-dire en général à un prix élevé – vos services.

Le succès vous donne raison.

A la moindre sonnerie du téléphone, vous surgissez des endroits les plus inattendus du cabinet pour indiquer que si la communication vous est destinée, vous êtes là !⁵

Vous travaillez beaucoup, consacrez le plus clair de votre temps à vos clients.

Certes, le samedi ou le dimanche, vous vous adonnez avec passion à un parcours de Golf, à une journée de chasse, mais ne tardez pas à retrouver vos dossiers.

Même en vacances dans la maison familiale d'Argonne, on vient vous rencontrer pour vous demander conseil. Vous vous retirez alors, fermez la porte, demandez que l'on ne vous dérange pas. Puis la voiture rentre à Paris. Rien ne filtre.

Ciseler la plaidoirie, affiner les conclusions : porter l'exigence du fait bien présenté et du droit bien agencé⁶.

⁴ Expression du Bâtonnier Bondoux lors de la cérémonie de remise des insignes de Grand officier dans l'Ordre national du mérite en avril 2000

⁵ Référence au discours d'Alain French prononcé lors du cinquantième du cabinet Granrut en 2007

⁶ Référence au discours d'Alain French prononcé lors du cinquantième du cabinet Granrut en 2007

Oui, mais voilà...vous avez un sacré caractère.

Vous êtes d'abord intransigeant avec vous-même. Mais aussi avec vos collaborateurs, avec vos associés, avec vos clients....

Alain French qui vous quittera après avoir œuvré à vos côtés pendant dix sept ans rappelait lors de vos funérailles vos deux ou trois défauts si indispensables pour s'attacher à vous.

Il reconnaissait vous avoir craint, indiquant avec affection « *je ne trouve pas mal, je trouve même très bien, l'idée de craindre un peu ceux que j'aime beaucoup* ».

Vous, d'un naturel si calme, si mesuré, vous êtes capable de colères mémorables : vous faites alors voler dans le bureau même le précieux tampon-buvard d'Hitler ramené de Berchtesgaden tel un trophée. Mieux vaut alors se taire que d'essayer de soutenir votre regard.

Et c'est bien ici que commencevotre seconde vie !

La guerre ? La résistance ? Allons donc !

Votre plus grand combat, vous l'avez mené contre votre Barreau, contre ses habitudes surannées, contre sa réticence au changement...

Alors que votre histoire vous prédisposait au plus paisible des traditionalismes, vous allez réaliser l'alchimie explosive entre l'homme conservateur et l'homme novateur.

Vous vivez avec l'obsession que la profession, qui s'est endormie depuis des décennies, s'adapte aux nouveaux défis du temps.

Vous prenez le risque de passer pour un traître à votre profession, un traître à votre milieu. Mais comme le dira de vous Jean-Denis Bredin, vous êtes « *partout où souffle l'esprit nouveau* »⁷.

Dès le Livre Bleu de 1966, vous prônez une grande profession du droit avec notamment, la fusion des avoués et des avocats.

Ce sera chose faite pour les avoués au Tribunal en 1971.

Mais il faut aller encore beaucoup plus loin !

Vous combattez les périmètres fermés et les frontières obsolètes :

Oui à la grande profession du Droit ;

Oui à l'indépendance des Ordres, à la reconnaissance des diplômes dans l'espace européen ;

Oui à l'application d'une TVA plus juste pour les particuliers.

En 1991, vingt cinq ans après votre Livre Bleu, votre opiniâtreté permettra enfin la fusion des avocats et des conseils juridiques, après que vous aurez mené l'estocade en qualité de Délégué Interministériel aux professions libérales.

⁷ Expression de Jean-Denis Bredin dans son article paru à la Gazette du Palais le 24 Janvier 1981

Votre spécialité ? Avoir raison vingt ans trop tôt !
Une spécialité impopulaire, et dont vous êtes cependant fier : il est si difficile de faire le bien des autres malgré eux.

L'informatique ? Vous ne saurez jamais faire fonctionner un ordinateur, mais en visionnaire, vous en comprenez avant tout le monde les enjeux.

Avec un Magistrat⁸, avec un Professeur⁹, vous créez en 1970, l'Association pour le Développement de l'Informatique Juridique, à partir d'une intuition simple : « *j'étais persuadé qu'il fallait utiliser l'informatique pour la recherche de documents* ». Comme vous aviez raison...

Et quelques mois avant de disparaître, vous prononcerez encore une Conférence sur l'internet comme nouveau support des communications¹⁰.

Vous avez le goût de la nouveauté. Le progrès technologique vous fascine.

Il faut dire, et vous aimez à le rappeler, que vous aviez fait « Math Elém », gage élémentaire d'esprit scientifique !

Vos confrères, eux, ne comprennent pas : comment un homme aussi guindé, conservateur, peut-il être en même temps un partisan et un artisan d'approches futuristes et iconoclastes?

C'est que chez vous, la contradiction est richesse : tradition n'est pas synonyme de passéisme.

Malgré les souffrances et les deuils personnels de la guerre, vous ne vous repliez pas sur une vision étriquée de la France et affirmez dès 1956 une sensibilité européenne qui ne se démentira jamais.

Vous participez au groupe « *Appel pour l'Europe* » et inondez la presse d'articles en faveur du Traité de Rome.

Comprenant que la construction européenne déplace les centres de décision, vous créez bien plus tard à Bruxelles la délégation des Barreaux de France¹¹.

Mais allez savoir pourquoi, il vous a été si difficile d'entraîner le Barreau sur les voies du changement et de la modernité !

Il est de bon ton aujourd'hui de chanter aujourd'hui vos louanges.

Mais l'histoire de votre accession au Conseil de l'Ordre est la démonstration presque comique et caricaturale de la capacité de résistance de notre profession aux idées nouvelles et de votre capacité de résistance face à l'adversité.

⁸ Lucien Mehl

⁹ Professeur Catala

¹⁰ Conférence prononcée le 23 Septembre 2008 à la maison du Barreau

¹¹ Création de la Délégation des Barreaux de France en 1981

Vous voilà candidat pour la première fois.

Vous êtes confiant et l'après-midi de l'élection, vous avez téléphoné à votre épouse pour qu'elle mette le soir sa plus belle robe et se tienne prête à vous rejoindre.

Pourtant, c'est vous qui rentrez à la maison le visage fermé.

« *Pas facile d'être de petite taille et de venir de Province* » répétez-vous.

Vous êtes battu.

Sans doute en référence à votre histoire personnelle, vous gardez le cap.
En gaullien, vous ne changez rien à vos convictions.

Vous êtes l'anti-candidat : sans promesses démagogiques, sans réseau pour vous appuyer, sans syndicat pour vous soutenir.

Vous attendez simplement que les autres viennent à vos idées !

Une fois, deux fois, trois fois... encore battu.
Quatre fois, cinq fois, six fois... oui, six défaites.
Six humiliations pour un homme tel que vous.

Mais qu'importe une traversée du désert quand on a foi en ses idées.

Au Palais, on ne vous connaît pourtant pas d'ennemis mais vous faites peur.
On vous respecte. Certains vous admirent, mais à la vérité, on vous aime peu.

Il faut dire que derrière votre armure, vous semblez froid et distant.

La septième tentative sera la bonne.

Et de même, pour devenir, notre 211^{ième} Bâtonnier, en 1982, il vous faudra là encore trois tentatives, avec une élection à cinquante voix ! Vous avez alors 61 ans.

Ce parcours d'obstacles vous a-t-il rendu souple, complaisant, démagogique ?
Nullement : vous restez égal à vous-même.

Ainsi, lors de la rentrée de la Conférence de 1982, vous recevez le Président Mitterrand.

Vous, le gaulliste, ne partagez pas ses idées politiques.

Et c'est le jour que vous choisissez pour dire au chef de l'Etat, votre définition, notre définition de l'avocat : « *oui, nous sommes des gêneurs, nous sommes, nous devons être le petit caillou, le scrupulus qui empêche de marcher avec la conscience tranquille* ».

Et aussitôt, vous jouez votre rôle de « *scrupulus* » en insistant sur le nécessaire renforcement du secret professionnel, garantie de l'indépendance de l'avocat.

Face à Mitterrand, vous affirmez que cette règle a besoin « *d'une reconnaissance solennelle et d'une protection légale à l'époque de la photocopie, de la télécopie, mais aussi ...des écoutes téléphoniques* »

Vous ne croyiez pas si bien dire en ce début de septennat ! Ironie de l'histoire, vous défendrez plus tard nombre de victimes des écoutes présidentielles !

Et enfin, enfin...devant le président Mitterrand, chacun attend ce que dira le Bâtonnier de Paris sur la toute récente abolition de la peine de mort.

Or, à la stupéfaction de tous, et à l'indignation de beaucoup, avec un culot inimaginable pour un homme aussi respectueux des convenances, vous n'en direz pas un mot¹².

Car, si vous rendez à César ce qui est à César, vous voulez rendre à Badinter ce qui est à Badinter.

C'est donc l'année suivante, et toujours lors de la rentrée de la Conférence,- mais cette fois en l'absence de Mitterrand-, que, le regardant fixement, vous aurez cette phrase touchante pour votre ami Badinter :

« En faisant adopter par le Parlement la suppression de la peine de mort, vous avez eu le courage d'aller jusqu'au bout de vos convictions pour lesquelles, avocat, vous aviez combattu [...] Au soir de ce vote, vous avez su ce qu'est un rêve réalisé et, par là même, vous avez connu la justification de l'action, la récompense d'une vie ».

Aller jusqu'au bout des convictions pour lesquelles on a combattu, tel est bien en effet votre idéal d'avocat.

Et c'est cet idéal que vous poursuivez, de combat en combat.

Après votre Bâtonnat, les affaires célèbres continuent et s'enchaînent.

Place Vendôme, un Ministre de la Justice est pris dans la tourmente. Oui, vous m'avez bien entendu, un Garde des Sceaux !

Qui aurait un compte rémunéré de l'autre côté de la Place dans une célèbre bijouterie :
Une faillite frauduleuse ;
Une banqueroute scandaleuse ;
Les plus grandes fortunes volées et flouées.

Et tout cela par deux illustres joaillers : deux hommes, deux frères, dont chacun pense, dont chacun sait, que la seule chose qu'ils n'ont pas volée, ce sont leurs six mois de détention provisoire et leurs deux ans de prison ferme !

Et cela ne vous suffit pas ?

A peine en charge de l'affaire, Bernard du Granrut, vous voulez interjeter appel !

Allons donc !

Auriez-vous à ce point perdu votre lucidité légendaire pour braver ainsi l'opinion et les médias ?

¹² Il y aura seulement dans le discours d'accueil cette phrase elliptique à l'attention de Robert Badinter : *« Monsieur le Garde des Sceaux, vous êtes ici entouré de beaucoup d'amis. Ils se joignent à moi pour rendre hommage au combat que, avocat, vous avez mené, vous affirmant le défenseur intransigeant et courageux des libertés ».*

La parole est à la défense.

De toute votre personne courte, forte, au buste droit comme une statue romaine, vous vous dressez :

« Leur vie civile s'est arrêtée le 13 Juin 1987. Elle ne reprendra pas. Ils sont des morts civils. Leur mise à l'écart est perpétuelle. Jacques, 66 ans, femme malade. Pierre, 64 ans, veuf.

[...] Alors, puisque étymologiquement infliger une peine signifie faire du mal, ne croyez-vous pas que tout le mal qu'ils ont enduré justifie qu'ils n'aient pas une peine de plus, même si des victimes ont subi des préjudices financiers incontestables ?

[...] Il est temps que l'affaire Chaumet prenne fin. Que condamnés, blâmés et bannis, ayant perdu leur nom, leurs biens, rejetés par tous, vous les renvoyez finir leur vie avec leurs remords. Ce sera leur peine perpétuelle ».

La Cour se retire.

Elle n'ajoutera pas de sanction à la faillite de leur vie : les frères Chaumet ne retourneront pas dormir à l'ombre.

Une plaidoirie pour l'histoire...

Quelques années plus tard, c'est le procès d'Omar Raddad, accusé d'avoir sauvagement éliminé Ghislaine Marchal, votre propre belle-sœur.

L'affaire est médiatique : un dossier écrit en lettres de sang, un jardinier marocain face à une riche propriétaire de la Côte d'Azur assassinée : le risque d'instrumentalisation est maximal.

Votre neveu Christian Veilleux reste orphelin: alors tel un père, vous vous engagez dans le dossier. Sans doute trop.

En homme de prudence, comme lors du procès des assassins du Juge Michel aux assises d'Aix en Provence, vous faites appel à Henri Leclerc.

Vergès s'invite dans le dossier : vous redoutez son habileté manœuvrière.

Vous l'affrontez alors sans jamais vous parler : avec votre regard bleu, vous tentez de percer le sien.

Et c'est votre thèse qui l'emporte : Raddad est condamné...mais vous n'êtes pas homme à vouloir gagner à n'importe quel prix.

Ainsi, dans un autre procès, après des jours d'audience où vous assistiez là aussi une partie civile, c'est vous qui perdez¹³. Dans la voiture qui vous ramène du Palais, vous avez cette phrase pour votre associé: « *il faut toujours se réjouir d'une relaxe* ».

La marque des grands.

¹³ En l'espèce la société des imprimeries du Louvre

Au tournant des années 2000, vous avez 80 ans. Vous êtes au faite de la réussite et des honneurs.

Deux opérations chirurgicales vous ont un temps ralenti mais vous gardez une forme physique enviable.

Vous êtes confortablement installé dans ce que d'aucuns appellent « le Cabinet des Bâtonniers », entre l'Eglise Saint Augustin et le Cercle Militaire.

Vous avez eu les plus beaux clients et beaucoup des plus retentissantes affaires de votre temps.

Oui... mais depuis les années soixante, le mode d'exercice anglo-saxon vous séduit.

Vous ne parlez pas un mot d'anglais, qu'importe !

Après tout, vous n'avez que 80 ans, et au lieu de vous reposer sur vos lauriers, vous êtes favorable à une alliance avec le cabinet anglais Pinsent Mason.

Le Bâtonnier Bernard Vatier votre associé est contre.

Qu'à cela ne tienne, vous vous séparez, déménagez rue du Faubourg Saint Honoré et vous lancez dans une ultime aventure professionnelle.

Vous avez 85 ans et vous vous étonnez que le courrier se fasse moins épais, les appels moins nombreux : pour vous être avocat n'est pas une question d'âge...

Vous le resterez jusqu'à votre dernier souffle, comme si vous n'aviez pu vivre autrement qu'en embrassant cette robe...au rendez-vous des grands enjeux du siècle.

Le 19 Novembre 2008, comme une apothéose, Madame Christine Lagarde, notre confrère, va vous élever au rang de Grand Officier de la Légion d'honneur.

Vous avez 88 ans ...et vous refusez !

Vous refusez non l'honneur qui vous est fait, - vous ne rechigniez jamais à une décoration - mais que la cérémonie se tienne au Palais. En effet, le protocole vous aurait empêché de prendre la parole alors que vous avez plus que jamais tant à dire sur l'avenir, tellement plus que beaucoup de ceux qui parlent¹⁴.

Vous qui êtes entré jadis dans un Barreau de 1.800 membres, vous qui avez été le chef d'un Ordre de 5.300 avocats pendant votre Bâtonnat, c'est désormais à vos 22.000 confrères que vous voulez, lors de cette cérémonie, faire partager vos visions.

Alors à Bercy, vous exposez à loisir toutes vos préoccupations pour la profession : passage de l'autorité judiciaire au pouvoir judiciaire, unicité juridictionnelle, création d'une Cour Suprême, question prioritaire de constitutionnalité, Paris capitale européenne du Droit, statut de l'avocat en entreprise, formation commune des avocats et des magistrats !

¹⁴ Expression tirée du discours d'éloge d'Alain French lors des funérailles dans l'Eglise des Islettes

Au-delà de ce prodigieux équilibre que vous incarnez entre la puissance attachante du passé, de l'histoire, de la tradition et de la confiance en l'avenir, c'est votre unité qui me touche et m'interpelle:

Un soldat quand il faut se battre,
Un avocat quand il faut convaincre,
Un citoyen quand il faut légiférer,
Et un homme de constance et de droiture dans la cité.

Tout cela est beau, tout cela est grand,

Mais pour être avocat, on n'en est pas moins homme...

Monsieur le Bâtonnier, me permettez vous une question indiscreète : à coté de cette passion dévorante pour notre profession, quelle était votre vie personnelle ? votre vie familiale ?

Votre existence est cloisonnée, mais chacun au Palais vous sait marié depuis toujours avec Claude, qui a vécu elle aussi la déportation de ses parents pendant la Guerre.

Elle est la femme de votre vie. Elle est belle et vous l'admirez. Son amitié pour Jacqueline Bouvier devenue Kennedy vous fascine.

Votre couple est ambitieux. Le pouvoir vous porte, vous électrise même.

Le temps pour la vie de famille est organisé, adapté en fonction de vos contraintes professionnelles.

Nul n'ignore l'affection que vous portez à vos cinq enfants, à vos onze petits enfants, à votre arrière petite fille¹⁵.

Vous êtes soucieux de la réussite de chacun. Réussir, toujours réussir...

Vous êtes fier de leurs parcours.

Mais de cette fierté, vous ne leur en parlez naturellement jamais. Votre pudeur vous en empêche !

Est-ce la marque d'un homme de votre génération, la marque de votre éducation ?

Vous gardez une distance : on ne caresse pas, on n'étreint pas, on ne montre pas ses sentiments.

Vous connaissez le tout Paris et pourtant, on vous connaît si peu d'amis.

Vous ne savez pas, vous n'aimez pas, vous ne voulez pas parler de vous, et moins encore des vôtres !

Alors, je ne dirai rien de ce qui pour vous était personnel, donc sacré.

¹⁵ L'arrière petite fille de Bernard de Bigault du Granrut est née le 24 Novembre 2010, après son décès

Rien, sauf peut être cette manière sobre de vivre, loin de l'exubérance qui emporte ceux qui ne savent y résister ;

Rien, sauf peut-être cette fin de vie presque solitaire où vous ne vous êtes pas résolu à écrire vos mémoires, craignant sans doute le point final ;

Rien, sauf peut-être que même pour beaucoup des vôtres, vous restez largement un mystère.

Qui peut se targuer aujourd'hui de vous connaître ?

Votre petite fille Pauline peut être, qui vous accompagne ce 12 Août 2009 en Argonne.

Vous n'êtes pas malade, juste fatigué, pâle comme un cierge.

Vous retrouvez cette terre tant aimée. Vous ne la quitterez plus. Vous avez ces mots :
« *Mon cœur...appartient à l'Argonne* ».

Le 15 Août, vous êtes fragile mais vous tenez comme chaque année à fêter l'assomption de la Vierge dans la petite église des Islettes.

Vous avez peur de la mort.

Vous êtes comme ce personnage de Bernanos, avec vingt trois heures de doute pour une heure de certitude.

Vous êtes de ceux qui croient, parce qu'ils espèrent, mais vous aimez la vie. Vous n'êtes pas résolu à accepter de saisir cette main que Dieu vous tend.

Dans ces lieux qui vous avaient vu naître voilà 89 ans, vous disparaissiez à nos regards.

Vous êtes inhumé dans la Chapelle familiale des Sénades, là-même où votre grand-mère et votre mère avaient été enfermées pendant l'incendie de leur maison par les Allemands.

A tout jamais, vous y reposez sous la protection de Notre Dame de l'Usine et de l'Atelier, Patronne du Travail, qui orne le vitrail sommital.

Quel symbole de votre vie !

Retour à la terre. La roue de la vie achève sa révolution....mais quelques jours plus tard, il devait être onze heures et je me souviens que le ciel était couvert en ce début de Septembre.

On se dispersait tandis que l'orgue résonnait encore derrière. C'était la fin.

Je me retrouvai là comme orphelin de vous que le temps ne m'avait pas permis d'approcher. Je vous regrettais, sans vous avoir connu.

Mais cela je crois, je vous l'ai dit déjà...

Ce 15 Septembre 2009, dans cette église des Invalides, vous êtes réunis en esprit avec le Maréchal Leclerc sous les ordres duquel vous aviez servi.

Servir, le maître mot de votre vie.

Avec près de soixante-dix ans d'exercice, votre destinée au Barreau est unique.

Rarement autant de sens de l'honneur, de génie visionnaire, de ténacité, de courage aussi, n'auront habité dans un même homme¹⁶.

Voilà des mois que vous accompagnez mes jours et mes veilles,
voilà des mois que tant de parents et de proches me parlent de vous.
Le temps est venu pour moi de vous saluer une dernière fois.

Alors, adieu Monsieur le Bâtonnier, au revoir cher confrère ;

Adieu à vous l'éveilleur d'avenir, qui avez si souvent nagé à contre-courant ;

Adieu à vous le médecin des soucis¹⁷ qui avez eu tant de mal à être aimé de vos Confrères et qui avez su trouver la plus rare des reconnaissances que cette profession puisse offrir : celle des magistrats !

Adieu à vous, qui selon la devise de Foch, avez su « *commander court, pour viser loin* »¹⁸.

¹⁶ Référence au discours de François Mitterrand parlant du Bâtonnier André Toulouse lors de la rentrée du 30 Janvier 1982

¹⁷ Expression que Bernard de Bigault du Granrut utilisait pour définir la profession d'avocat

¹⁸ Cette devise n'est pas unanimement retranscrite : on trouve aussi parfois « *commander court, voir loin* », « *commander court et voir loin* ».